

## L'enfance des choses

Où en suis-je ? Où en suis-je dans la lecture et dans l'écriture de mon époque ? Et où en suis-je dans ma propre actualité ? Lire et écrire une époque, n'est-ce pas toujours en dévoiler ses symptômes ?

Reprenons d'un peu loin. Je ne me suis jamais identifié au milieu d'où j'étais censé venir et grandir. J'ai toujours résisté à la pesanteur familiale et sociale, qui disqualifie l'expérience singulière. Et je me suis toujours opposé à toute forme de culpabilité et de servitude volontaire ou négociée. Je n'ai jamais fétichisé, en la fixant, la dette infinie et impayable envers tout collectif et ses « prêtres masqués ». Bref, je n'y suis pas. Et j'y suis de ne pas y être. Car fuir l'enfermement, trahir le repas collégial (Deleuze), c'est tenter de produire du réel et c'est laisser au devenir son innocence. J'ai enfin toujours joué le disparate et le désordre dans mes lectures et dans mes traversées. Rester a-collectif, irrécupérable, et se dégager d'un monde rongé par le négatif a été et demeure la question qui fonde mon approche de la poésie et de l'existence.

Ne pas appartenir à un réseau de pensée, à une communauté, se dégager des affaires de famille, se revendiquer athée social, permet, à un individu littéraire (Daniel Oster) d'adopter un rôle analytique. Autrement dit, je ne crois pas une seconde à cette époque à la fois joyeusement infantilisée et sinistrement sérieuse. Je n'adhère pas à ces remèdes et à ces prescriptions. Ni aux divertissements des masses et à ce cimetière en fête qui n'est qu'une tentative vaine de réanimation de l'inanimé.

Faut-il rappeler que le pacte biblique, auquel j'ai très tôt souscrit, est adossé à la séparation et à l'errance et que le nom même d'Israël, qui fut le nom de Jacob, est le nom du sujet humain en tant qu'il ne cède pas sur son identité, donc du sujet en tant qu'il est libre ? Faut-il rappeler que le « vouloir guérir » en niant le péché originel s'est compromis avec les idéologies de la haine ?

En niant la profondeur du mal et le monde déchu révélé par le dieu biblique, la pensée moderne et soi disant humaniste, celle qui surgit dès la Renaissance et qui culminera aux deux siècles qui nous précèdent, cette pensée s'est livrée à une véritable guerre de religions, d'où souvent son antisémitisme et son anticléricalisme radical. Plus l'aspiration à la santé est massive, plus les meurtres sont visibles et en se voulant guérisseur, les « humanistes » ont soutenu les croisés vaccinateurs, les anesthésistes de l'utopie, les euthanasistes bureaucrates... Les écrivains du social eux-aussi croient à la loi du nombre, au déterminisme et au faux-fuyant idéal du progrès. A l'opposé, les écrivains qui adhèrent à la loi du nom et de la singularité sont les pourfendeurs des idolâtres.

La figure de l'exilé (le Christ hébreu) et celle de l'enraciné (l'être-pour-la-mort d'Heidegger) s'opposent sur la vision du monde envisagé comme champ de bataille (*Le combat spirituel est aussi rude que bataille d'hommes* écrit

Rimbaud) ou comme site. Ce champ de bataille est folie : *Dieu a choisi ce qui est réputé folie aux yeux du monde.* (Saint-Paul).

Mais qui sont ces fous, ces athées sociaux ? Ces vilains petits canards qui dévoilent les paradoxes et les contradictions de notre clergé progressiste ? Qui déjouent le bon sens, la raison, les progrès de l'histoire, les nouvelles religions du Bien ?

Qui s'est dégagé du pathos materno-social pour nouer un rapport charnel avec la vérité, qui a appris à aller au démon (Malraux parlant de Goya), à suivre les traînées sanglantes de l'histoire, à contempler le négatif bien en face et à se défaire de la faune des croyances et des illusions ? Qui a compris que le Père est créé par le Fils et que l'écrivain est déterminé par l'enfance des choses ?

Qui a désigné l'impensé social et la part obscure à l'œuvre dans les liens familiaux et communautaires ?

Prenons Baudelaire au hasard... *On peut fonder des empires glorieux sur le crime, et de nobles religions sur l'imposture... La croyance au progrès est une doctrine de paresseux...* Ou encore, et là Baudelaire est bon pour la camisole de force : *Il n'existe que trois être respectables : le prêtre, le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer. Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions.*

Le bon docteur Sartre d'ailleurs va s'intéresser au bien public et à la santé mentale de Baudelaire. Dès la première page de l'essai qu'il consacre à Baudelaire, la messe est dite : Baudelaire est un pervers qui a adopté la morale la plus banale. Sartre aimerait que Baudelaire s'en prenne à la fatalité du péché originel, au catholicisme, à la morale des flics et des procureurs... C'est l'inverse qu'il constate, dépité, dans l'aversion de Baudelaire pour l'idole nature. Je cite Baudelaire encore : *la plupart des erreurs relatives au beau naissent de la fausse conception du XVIIIème siècle relative à la morale. La nature fut prise, dans ce temps-là, comme base, source et type de tout bien et de tout beau possible. La négation du péché originel ne fut pas pour peu de chose dans l'aveuglement général de cette époque.*

Baudelaire nage à contre-courant de son époque et c'est cet écart, orgueilleux, qui fait scandale aux yeux de Sartre qui conclut à propos de Baudelaire : *il a souhaité se dresser à l'écart de la grande fête sociale, à la manière d'une statue, définitif, opaque, inassimilable.*

Le transparent et assimilable Sartre et avec lui tous les écrivains du social n'aiment guère que l'on quitte la fête sociale, surtout sans autorisation. Il a, du reste, préféré lui-même se perdre dans la foule, dans la bafouille de l'engagement. Mais quel intérêt peut bien susciter la poésie, et singulièrement la poésie de Baudelaire, pour un professeur d'instruction civique et de participation citoyenne ?

On pourrait citer, parmi les grands écrivains ou penseurs inactuels, décalés, isolés, une foule de noms.... et pourquoi pas Lacan qui, question fête sociale et servitude volontaire, a quand même été placé, en mai 68, aux premières loges :

*Le sentiment altruiste est sans promesse pour nous, qui perçons à jour l'agressivité qui sous-tend l'action du philanthrope, de l'idéaliste, du pédagogue, voir du réformateur.*

Cette absence d'identification collective fait évidemment tache devant la figure de l'ange postmoderne et démocratique, avec son programme vide et anémique à la portée de tous.

On sort de son siècle, de son époque, du dernier homme et de son horizon nihiliste par le dévoilement et par l'échappée. L'individu littéraire c'est l'homme seul. C'est celui qui lève le voile, c'est l'aristocrate de la catastrophe. C'est un porteur d'épouvante, un lépreux agitant sa cliquette et qui nous dit que la ruse du diable c'est de nous faire croire qu'il n'existe pas. S'échapper donc, oui mais comment et à quoi ? Et bien à la grande fête sociale chère aux sartriens, à la société pourvoyeuse de dopes comme l'écrivait le désespéré Artaud, aux rivalités mimétiques (René Girard), à la soumission de l'intime et du secret au tout à l'égout des caméras, au vouloir-guérir du festif, aux sépulcres blanchis pour parler comme le Christ, aux relents d'abattoir des diverses communautés humaines, à l'aggravation de la puissance de mort, aux crimes généralisés et à la rotation des stocks humains (trafic d'organe, famines organisées, guerres encouragées etc.) aux désirs suggérés, tarifés et déifiés (Ah, le jouir sans entrave et ses sinistres addictions), aux sacrifices rituels, à la montée des extrêmes ; aux pathologies de la relation, à la volonté de puissance qui n'est que le moteur du ressentiment, à tous les modernes qui ne se prosternent que devant eux-mêmes, aux passions tristes (Spinoza), à la complaisance au malheur, à un monde suractif voilant la dépression, au culte laïque de la mort ( Philippe Ariès), à l'insatisfaction générale (*l'insatisfaction est devenue une marchandise* écrit Guy Debord), à l'homme calculable, aux cadavres maquillés vivants et dissous dans le commerce du monde, au mode du compassionnel, à l'effondrement du crédit fait au père symbolique et réel, à l'homme nouveau, sans mémoire et sans dette...

Que le mal soit dévoilé, alors triomphe le Beau.

Rédiger poétiquement les minutes du procès d'un monde moderne – cette toupie folle – sans point d'appui, c'est pointer des paradoxes. Celui, par exemple, d'une société où l'enfant est prématurément adulte et où l'adulte est rendu à son statut d'enfant et d'assisté. Dater son temps, et sa propre actualité dans le temps, c'est trouver un hors-lieu, c'est bâtir des *stèles de l'enchantement simple* (pour reprendre le beau titre de l'article que Pierre Vinclair a consacré à mon recueil *Un ciel ouvert en toute saison* dans les pages de *Poezibao*), dans la gratitude absolue à ce qui vit et se déploie. Chez moi, l'écriture part toujours d'un

enfermement (l'enfer me ment) pour atteindre des échappées belles, pour répondre, au plus près, à cette affirmation de Baudelaire : *Le génie, c'est l'enfance retrouvée à volonté*. Mais c'est l'enfance du langage dont il s'agit ici, partant du principe, déjà dans la scolastique, que le langage ou la parole qui parle, agit. Mieux qu'elle produit le monde selon l'évangéliste Jean.

L'enfance retrouvée à volonté nécessite la foi dans l'inconnu, la foi dans *les sauts d'harmonie inouïs* (Rimbaud). Elle signifie que la vie continue, à condition de l'aimer sans condition et sans retour. Ça signifie qu'il ne faut pas s'inquiéter du lendemain, demain s'inquiétera de lui-même. Et si la vie continue et circule, il faut se mettre en route (Voyez Rimbaud, voyez Claudel qui écrit dans *Le livre de Christophe Colomb* : *Quitte ta mère ! Abandonne-là ! Quitte ta famille ! Quitte, quitte ta mère ! La volonté de Dieu est ta patrie ! Tout cela qui t'empêche de partir, tout cela est ton ennemi*.

Et on se met en route toujours contre la fixation dans la permanence qui autorise le séjour et que certifient le sol, la terre, le confort des illusions.

Retrouver à volonté l'enfance des choses, c'est être à l'écoute de la face visible et épiphanique d'un Dieu qui a parlé et qui s'est dérobé et caché pour mieux faire résonner la parole qui parle. Ce silence de Dieu est autre chose qu'un simple mutisme. Son « ne plus parler » est un avoir dit. *Nous n'oublions pas que tu as glorifié chacun de nos âges* écrit Rimbaud.

Le hors-lieu poétique n'est pas la négation du monde mais sa lumière secrète que révèle la parole. C'est un espace qui ne détourne pas son attention des miracles ordinaires et qui surmonte tout en n'oubliant rien. Une richesse préalable vient à notre rencontre, gratuitement et celui qui la reçoit est reçu. Tous les possibles s'inventent dans la science des couleurs et des sons. L'expérience poétique procède par retrait mais aussi par approbation du souffle et de la vision... l'œil écoute, prend feu, prend le large, concrètement et sensuellement. Et c'est toute chose d'ici, de ce monde, qu'il faut chanter. En ce qui me concerne, et contrairement à Mallarmé, j'aime les odeurs de cuisine et je ne trouve pas que la chair soit triste.

La poésie est une manière de dire et une manière d'être. Rien de maudit car rien de mal dit chez elle. Elle dépasse l'inacceptable de la vie sociale en relançant l'existence – son noyau d'enfance – que la servilité n'a pas encore détruite. Elle adopte une économie de type providentiel. Elle est dans le trait, dans le bref, le concis – jamais dans le bavardage sociologique ou psychologique – elle accueille la lumière épiphanique qui ranime les énergies et révèle toute chose à elle-même. Elle salue la beauté et elle est sans pourquoi.

La rose, en effet, pour Angelus Silesius est sans pourquoi. Comme l'enfance et la poésie, elle n'existe pour rien. Dans une liberté donnée et donnée une fois pour toutes. La rose est le nom qui résiste au social global. Elle est comme l'amour, portée à la beauté sans question, à la puissance d'enchantement.

L'écriture pense sa dépense, elle s'abandonne non pas à l'histoire mais au temps lui-même – un temps à éclipses, bien loin du temps linéaire qui vous conduit au cercueil - à sa providence, dans la traversée du pire et dans le chant de l'affirmation.

Seul l'étonnement connaît...

Dans *Jeunesse* de Rimbaud, on lit ceci : *Les calculs de côté, l'inévitable descente du ciel, et la visite des souvenirs et la séance des rythmes occupent la demeure, la tête et le monde de l'esprit.*

Pascal Boulanger